

Dossier de presse

de l'Université de Strasbourg

25.11.2017

**Commémoration de la rafle
du 25 novembre 1943
à l'Université de Strasbourg
exilée à Clermont-Ferrand**

Contact presse

Christine Guillot

Tél. 03 68 85 14 36 / 06 80 52 01 82

christineguillot@unistra.fr

www.unistra.fr

Service de la communication

Université de Strasbourg

25.11.2017

Sommaire

Strasbourg / Clermont-Ferrand : une communauté résistante.....	P.3
Programme de la commémoration du 25 novembre 2017	P.5
Contexte historique des événements du 25 novembre 1943	P.6
L'exil à Clermont-Ferrand	
L'entrée en résistance	
La rafle	
La Résistance universitaire : le groupe Cavallès.....	P.8
Lucien Braun, témoin des événements	P.10
Livre de témoignages : <i>De l'université aux camps de concentration</i>	P.12
Poème de Louis Aragon : <i>Chanson de l'Université de Strasbourg</i>	P.15
L'exposition de l'Aéria : « La résistance des Alsaciens »	P.16

25.11.2017

Strasbourg / Clermont-Ferrand

Une communauté résistante

Samedi 25 novembre 2017 (à 11h, dans l'aula du Palais universitaire, 9 place de l'université, 67000 Strasbourg), **a lieu la cérémonie de commémoration de la rafle du 25 novembre 1943 de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, en présence de Michel Deneken président de l'Université de Strasbourg, de Jean-Luc Marx, préfet de la Région Grand Est, préfet du Bas-Rhin, et de Sophie Bêjean, rectrice de l'académie de Strasbourg, chancelière des Universités d'Alsace.**

Cet instant de recueillement est un moment de partage et de transmission à la jeune génération de cette tragédie de l'Université de Strasbourg exilée à Clermont-Ferrand. Il est également un devoir de mémoire face au sacrifice des membres de la communauté universitaire. **Ce temps de commémoration, honoré de la présence de deux témoins, François Amoudruz et Lucien Braun,** est organisé cette année avec le concours de la Faculté de théologie catholique, de la Faculté de théologie protestante ainsi que de la Faculté de philosophie. Les étudiants rendront ainsi un hommage particulier à Lucien Braun, professeur émérite de philosophie et ancien président de l'Université Marc Bloc de Strasbourg entre 1978 et 1983.

Quatre générations réunies pour ne pas oublier

Samedi 25 novembre, quatre générations se réunissent dans l'aula Marc Bloch du Palais universitaire pour commémorer la rafle du 25 novembre 1943 à l'Université de Strasbourg exilée à Clermont-Ferrand. Trois objectifs sont visés à travers cette commémoration : informer les étudiants et la communauté universitaire sur l'histoire douloureuse de leur institution, donner un visage aux résistants de l'Université de Strasbourg, et assurer la pérennité de la transmission de cette tragédie par la jeune génération.

Une rafle unique dans les annales de la Seconde Guerre mondiale

Le 25 novembre 1943, les autorités allemandes mettent à exécution leur décision prise depuis 1942, de mettre un terme au mouvement de résistance qui s'est fait jour au sein de l'Université de Strasbourg depuis l'automne 1940.

25.11.2017

Ce « très grand danger que représentent les émigrés de l'ex-Université de Strasbourg » subira une rafle. Les bâtiments universitaires clermontois de l'Université de Strasbourg exilée sont investis par la Gestapo et l'armée. Au même moment, des policiers interviennent au domicile des enseignants. L'helléniste Paul Collomp sera abattu.

Un demi-millier d'universitaires seront arrêtés lors de cette rafle, unique dans les annales de la Seconde Guerre mondiale. Cent trente seront déportés.

En parallèle à la cérémonie, l'Université de Strasbourg accueille du 20 au 25 novembre 2017 « **La résistance des Alsaciens** », **l'exposition de l'Aéria** (association pour des études sur la résistance des Alsaciens). Après un rappel du contexte, l'exposition revient sur les groupes sociaux qui ont formé la résistance (ouvriers, jeunes, femmes, religieux, commerçants...) et sur leur action, avant de conclure sur les lieux de mémoire qui leur sont dédiés. Visible dans l'aula du Palais universitaire, cette exposition rappelle aussi l'engagement résistant de l'Université de Strasbourg, de ses enseignants et étudiants, durant la Seconde guerre mondiale. »

25.11.2017

Programme

Samedi 25 novembre 2017

Palais Universitaire

9 place de l'Université – Strasbourg

11h – 12h30

- **Accueil par Mathieu Schneider**, vice-président Sciences en société, Université de Strasbourg
- **Introduction musicale** : « Ô nuit » de l'Ensemble vocal universitaire de Strasbourg (Evus)
- **Allocution de Michel Deneken**, président de l'Université de Strasbourg
- **Témoignage de Lucien Braun**
- Lectures du témoignage d'**Henri Margraff**, ancien étudiant en droit par **Marie-Claire Helmlinger** étudiante à la Faculté de théologie protestante **Charline Olexa** étudiante à la Faculté de théologie catholique, **Thibaud Kueny** étudiant à la Faculté de philosophie,
- **Lecture du poème de Louis Aragon** « Chanson de l'Université de Strasbourg » par **Laurine Jeanson**, étudiante à la Faculté des lettres
- **Allocutions de :**
 - **Sophie Béjean**, rectrice de l'Académie de Strasbourg, chancelière des Universités d'Alsace
 - **Jean-Luc Marx**, préfet de la Région Grand Est, préfet du Bas-Rhin
- **Dépôts de gerbes** (Fédération des déportés du Bas-Rhin, Association Cavaillès, Association pour des études sur la résistance des alsaciens-AERIA, Bibliothèque nationale universitaire-BNU, Université de Strasbourg, Etudiants de l'Université de Strasbourg, Personnels et organisations syndicales de l'Université de Strasbourg, Rectorat, Préfecture)
- **Clôture musicale** : « Le chant des partisans » par l'Ensemble vocal universitaire de Strasbourg (Evus)

25.11.2017

Contexte historique des événements du 25 novembre 1943

L'exil à Clermont-Ferrand

1933, Hitler arrive au pouvoir. La nature du régime nazi se dévoile et contamine les universités de la rive droite du Rhin. En première ligne, l'Alsace, consciente du danger dispose d'un plan d'évacuation qu'elle mettra en œuvre à la déclaration de guerre. La ville est évacuée du 1^{er} au 4 septembre 1939. 380 000 Alsaciens et Lorrains sont repliés dans le Sud-Ouest de la France. L'Université et les institutions scientifiques sont, quant à elles, transférées pour l'essentiel à Clermont-Ferrand.

Le choix de la ville de Clermont-Ferrand s'est justifié par sa croissance exceptionnellement forte, du fait de ses activités industrielles et de ses fonctions tertiaires. Par ailleurs elle dispose de bâtiments universitaires spacieux ouverts en 1934, et d'une grande cité destinée aux étudiants.

1939 : la rentrée s'effectue dans les locaux clermontois avec 1 200 étudiants et 175 enseignants. L'exception théologique strasbourgeoise est prise en compte : la faculté protestante est hébergée par la faculté des lettres, alors que la faculté catholique s'établit à la limite de Royat et Chamalières, sur le même site que le grand séminaire.

L'entrée en résistance

1940 : deuxième rentrée universitaire marquée par le refus unanime du retour à Strasbourg, et par l'entrée en vigueur des lois antisémites du régime de Vichy.

À l'automne, l'État français accepte le retour des biens culturels et du matériel évacués un an plus tôt, alors que ce rapatriement n'avait pas été prévu par la convention d'armistice. Malgré les tentatives d'opposition au transfert des bibliothèques, celui-ci ne peut être empêché, pendant l'été 1941. Mais, on prend soin de soustraire tout ce qui peut l'être en évitant l'entrée des Allemands dans les locaux clermontois.

Les réticences des professeurs et des étudiants alsaciens sautent aux yeux de la délégation allemande envoyée à Vichy. Selon les mots du commissaire Herbert Kraft, « Il est inutile de vouloir influencer ces gens, toute tentative étant d'avance vouée à l'échec ».

25.11.2017

La Résistance universitaire : le groupe Cavailès

Jean Cavailès est né le 15 mai 1903 à Saint-Maixent dans les Deux-Sèvres. Elève brillant, il prépare à Paris le concours d'entrée à l'École normale supérieure où il est reçu premier en 1923. Agrégé de philosophie en 1927, il est également licencié en mathématiques. De 1929 à 1935, il est répétiteur rue d'Ulm et prépare sa thèse. En 1938, il enseigne en qualité de maître de conférences de philosophie générale et logique à la faculté de Lettres de Strasbourg.

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier le 11 juin 1940, s'évade de Belgique fin juillet pour rejoindre Clermont-Ferrand où la faculté est repliée.

Fin décembre 1940, Jean rencontre Emmanuel d'Astier de la Vigerie, avec lequel il fonde un petit groupe de résistance, « la dernière colonne ». En Juin 1941, ils créent le mouvement « Libération » qui, avec « Combat » et « Franc-Tireur », devient l'un des trois plus importants mouvements de résistance de la zone sud. Un journal du même nom sera créé dont le premier numéro est publié en juillet 1941. Nommé professeur à la Sorbonne pour la rentrée 1941, Jean Cavailès quitte Clermont-Ferrand pour la Capitale, où il rejoint « Libération Nord ».

Naturellement révoqué par Vichy à cause de ses activités connues dans la Résistance, recherché par la police, il entre dans la clandestinité et part pour Londres en février 1943, où il rencontre à plusieurs reprises le Général de Gaulle. Chargé de mission, il est de retour en France le 15 avril 1943. Trahi par l'un de ses agents de liaison, il est arrêté le 28 août 1943 à Paris. Torturé par la *Gestapo*, puis incarcéré à Fresnes jusqu'à fin 1943, il est transféré à Compiègne en janvier 1944, en attente d'être déporté. Finalement transféré à Arras, il est condamné à mort par un tribunal militaire allemand et immédiatement fusillé à la Citadelle d'Arras le 17 février 1944.



25.11.2017

Serge Fischer, né à Strasbourg le 21 janvier 1907. Il est bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg lors de l'évacuation de l'Université vers Clermont Ferrand. Arrêté le 4 novembre 1943 par la *Gestapo*, il est transféré à Compiègne le 11 janvier 1944, puis déporté à Buchenwald le 24 janvier avec le matricule 42 425. Il est libéré le 11 avril 1945 par l'armée américaine.

La répression, l'arrestation

« Arrêté le jeudi 4 novembre 1943, j'occupe la cellule n°8, au rez-de-chaussée de la prison militaire du 92°RI. La *Gestapo* semble m'ignorer le premier jour... Un après-midi, j'aperçois un de mes compagnons de travail, un cheminot. Il me dit avoir été arrêté par les soins de Mathieu, avec lequel j'étais en liaison depuis près de huit mois, en sa qualité de délégué de l'organisation « Combat ». Au cours de plusieurs interrogatoires très difficiles où je suis déshabillé et battu à coup de nerf de boeuf, j'apprends que la *Gestapo* me considère comme le chef de la Résistance clermontoise, alors que je ne suis que le responsable régional du Front national. Au cours de mon dernier interrogatoire, je me fais passer pour un employé simplet ce qui me vaut, alors que j'avais été condamné à mort, la décision de ma déportation. Le 11 janvier, je quitte le « 92 » à destination de Compiègne, puis de Weimar-Buchenwald. »

Source : Serge Fischer, « À la prison militaire du 92 »,

De l'Université aux camps de concentration – Témoignages Strasbourgeois

Edition Presses universitaires de Strasbourg

4^e édition – 1996

pp. 5 à 8 passim

La 4^e édition de cet ouvrage (1996) est consultable et téléchargeable sur le site des Presses universitaires de Strasbourg : <http://pus.unistra.fr/>

Lucien Braun

Lucien Braun est né en 1923. Il a 20 ans en 1943. Etudiant à l'université de Strasbourg exilée à Clermont-Ferrand, il est devenu professeur de philosophie et historien de la philosophie. Il a été président de l'Université Marc Bloch de 1978 à 1983. Actuellement, il est président de l'Université populaire européenne et directeur de collections aux Presses universitaires de Strasbourg.

En 2011, la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* invitait Lucien Braun, l'un des derniers témoins de ces événements tragiques, à faire bénéficier ses lecteurs du regard qu'il porte à distance sur eux et sur la mémoire qui en est faite.

Ces jours auvergnats où la liberté a été victime

« J'ai eu l'heur de vivre suffisamment longtemps pour avoir pu observer l'évolution du souvenir qui, depuis près de soixante-dix ans, nous lie aux événements qui ont imprimé à l'université de Strasbourg une marque à nulle autre pareille. Plutôt que d'apporter un récit de plus de ce dont j'ai été, ces années-là, témoin direct ou victime, je préfère par quelques notes témoigner des transformations successives de cette mémoire. Car du vécu de ceux qui ont subi l'épreuve des camps par exemple – et qui ont témoigné – aux discours de ceux qui aujourd'hui y font écho, s'est installée non seulement une distance, mais encore une transformation du souvenir lui-même. Ce que nos collègues, à l'automne 1944, s'empressaient de noter lorsque leur revenaient les premiers déportés, alors libérés, demeure pour nous un document précieux, mais ne constitue pas la mémoire dans laquelle nous nous situons. [...]

Le souvenir inscrit

Nous avons vécu la Libération en Auvergne : Clermont-Ferrand a été libéré dès le 27 août 1944 -, l'Université de Strasbourg ne reprit ses activités en Alsace qu'en octobre 1945. C'est de là-bas donc, et plus précisément de la Faculté des Lettres, que partit le souci, et l'impératif, de garder trace de ce qui, depuis l'automne 1939, s'y était produit. Cet intérêt ne fut pas de hasard. La Faculté des Lettres venait en effet d'être profondément marquée par l'assassinat de trois de ses enseignants, commis à même le territoire français : Paul Collomp, helléniste, brutalement abattu sur place ; Jean Cavaillès, philosophe, responsable de Libération-Nord, assassiné à Arras ; Marc Bloch, historien et résistant, fusillé près de Lyon. Plus touchée qu'une autre, la Faculté des Lettres fit de la mémoire sa vocation. [...]

Le souvenir revisité

Comme après un deuil, lorsque l'honneur a été rendu au disparu, la vie reprend ses droits, il en fut de même : par nécessité, étudiants et enseignants se tournèrent vers ce que l'urgence demandait à chacun : poursuivre des études ou préparer des concours pour les uns ; trouver à se faire une place dans une société d'après-guerre en pleine

restructuration pour les autres. [...] C'est Hubert Lutz, Alsacien resté en Auvergne, qui prit les devants et, avec les universités clermontoises, organisa le 23 novembre 1979 – date que ne requiert pas d'explication – une rencontre qui allait devenir mémorable, à Clermont-Ferrand, sur la terre où jadis nous étions tous frères.

Les universités de Strasbourg étaient naturellement partie prenante dans la rencontre. A ce titre, j'eus le privilège, en tant qu'ancien étudiant de Clermont et président de l'Université, de lire, devant une assemblée recueillie, l'Adresse aux Arvernes que mes collègues François Marcoux et Jean-Marc Bischoff m'avaient demandé de rédiger à fin d'exprimer aux Auvergnats la gratitude de l'université de Strasbourg. [...] Ce qui devait être fait, et qui tardait, s'accomplissait là, dans l'amphithéâtre Waltz. Comme la torpille marine qui immobilise la proie, une ferveur inhabituelle médusa ces hommes mûrs, et, un temps – fut-il court, fut-il long ? – les tint stupéfiés. Ceux qui nous avaient quittés étaient là, présents au milieu des vivants. L'authentique com-mémoration eut lieu, là, le 23 novembre 1979.

Tout discours viderait l'événement de sa substance. Toutefois, pour moi et pour tous les anciens, la mémoire subitement s'était métamorphosée, était devenue plénitude – mais insolite, parce qu'irréductible à des noms, à des témoignages, à des événements, à des lieux qui la banaliseraient et la priveraient de la plénitude que j'évoquais. Manifestement la mémoire se moque de la chronologie.

Le souvenir reconverti

Après ce moment fort, vécu contre toute attente à Clermont-Ferrand – et qui fut peut-être aussi, pour beaucoup de participants, la libération collective d'un brin de mauvaise conscience –, les commémorations des années qui suivirent connurent manifestement un regain d'authenticité, voire de gravité. Et cela jusqu'à aujourd'hui. [...]

Ainsi s'annonçait, dans et par le recul pris par l'historien, une mutation significative, promue, disons-le, par les intervenants qui n'ont pas connu les événements auxquels la mémoire que nous interrogeons fait référence. En ce sens, leurs propos amorcent la désincarnation de souvenir se reformulant à l'écart des témoins. [...]

J'ai été le témoin de ces mutations de la mémoire. Le temps les a progressivement mûries, et partant les a rendues évidentes.

Chaque 25 novembre, en face des noms gravés sur la table du souvenir, tout cela nous revient. La mémoire d'aujourd'hui est grosse de toutes les formes qu'elle a antérieurement revêtues, et les comprend toutes. La présente mémoire, dans la phénoménologie des significations successivement parues, est la plus haute, non l'ultime. La mémoire demeure ouverte. Elle ne nous appartient que dans la mesure où nous ne la tenons pas captive. »

Source : Lucien Braun, « Ces jours auvergnats où la liberté a été victime »

Revue d'histoire et de philosophie religieuses

Edition Presses universitaires de Strasbourg

Juillet-septembre 2011, tome 91, n°3.

pp. 331 à 336 passim

De l'université aux camps de concentration

Témoignages strasbourgeois

Le livre des universitaires déportés témoigne, depuis 1947, de l'horreur des camps. Son écriture et sa lecture touchent aux limites du soutenable. Au fil des ans, les cérémonies l'ont rappelé. Mais il renferme aussi des réflexions sur la déshumanisation : comment les gens ont regardé avec indifférence passer les convois où s'entassaient les morts, les mourants et les survivants, comment on devient assassin au nom d'une cause, comment dans toute l'Europe des complicités ont conduit à de vastes nécropoles.

Les extraits lus lors de cette cérémonie commémorative sont à écouter comme un écho lointain qui ne s'est pas effacé et qui continue à nous parler aujourd'hui, pour nous mettre en garde contre les tentations d'inhumanité.

La vie à Flossenbürg

par Henri Margraff

Henri Margraff est né à Saverne le 31 janvier 1920. Etudiant en droit et avocat stagiaire au barreau de Strasbourg, il est arrêté le 25 novembre 1943. Il sera au « 92 » jusqu'en mars 1944, à Compiègne en mars et avril 1944, à Auschwitz (convoi du 27 avril 1944) du 1^{er} au 12 mai, à Buchenwald du 13 au 25 mai, à Flossenbürg à partir du 25 mai 1944, puis libéré le 23 avril 1945 par les Américains.

« Le jeudi 25 mai 1944, par un beau soir ensoleillé, un convoi de mille détenus politiques français, venant d'Auschwitz via Buchenwald, était débarqué, à grands renforts, comme d'habitude, de coups de gourdins et de vociférations, à la petite gare de Flossenbürg, dans l'Oberpfalz, à 1.000 mètres d'altitude et à 4 kilomètres de la frontière tchèque de 1938. Ces pauvres hères étaient fatigués au point de ne même plus sentir leur faim, car depuis presque un mois ils étaient en route. Ils avaient quitté Compiègne le 27 avril précédent pour le camp d'Auschwitz, en voyageant dans les horribles conditions que l'on connaît. Après être restés en quarantaine pendant douze jours à Auschwitz-Birkenau, obsédés par l'horrible vision de la chambre à gaz, à laquelle ils avaient de sérieuses raisons de se croire voués, ils furent transférés à Buchenwald, refaisant donc en sens inverse une partie du précédent et funeste itinéraire. Là, ils connurent pendant deux nouvelles semaines la vie particulièrement exténuante de la quarantaine. [...]

C'était là, somme toute, le type du petit camp de montagne, analogue à celui de Natzwiler (Struthof), ainsi que des camarades plus anciens venant de ce dernier K-L, nous le firent observer plus tard. [...]

En 1938, Flossenbürg consistait simplement en une série de baraques élevées sur un bourbier qui forme aujourd'hui la place d'appel ; des criminels de droit commun

allemands y furent amenés. C'étaient pour la plupart des relégués condamnés plus spécialement pour vol de grands chemins. Avec eux se trouvaient quelques détenus politiques allemands, anciens membres du parti communiste, dont il ne restait plus que sept ou huit rescapés lors de notre arrivée. De 1938 à 1942 se place la période de construction de la plus grande partie du camp, ce qui représentait une besogne particulièrement meurtrière. Travaillant continuellement au « Laufschrift » (pas de course), sous la surveillance de jeunes S.S. d'une férocité raffinée, les détenus durent creuser la terre, charrier des roches sous le poids desquels souvent ils pliaient et étaient achevés ; puis ils durent bâtir les premiers blocks dans lesquels devait régner une propreté immaculée. Dès que les bâtiments furent construits (et à ce moment Flossenbürg vit les premiers arrivages de détenus polonais) les S.S. soumirent les détenus à deux méthodes générales d'extermination : la carrière et le « Bettenbau », c'est-à-dire l'art de construire un lit.

Nous n'insisterons pas davantage sur la carrière où les détenus durent se rendre tous les matins pieds nus, les chaussures dans la main et où des milliers d'entre eux, lors des hivers particulièrement rudes de Flossenbürg, continuellement astreints au « Laufschrift », épuisèrent le restant de leurs forces. Ajoutons simplement qu'en dehors des mesures ordinaires du travail de carrière, l'aménagement du camp se poursuivait. Ainsi, en 1942, un « Oberscharführer » paria une somme de 300 marks avec un de ses collègues qu'en l'espace de trois mois tout un pan de rochers d'une colline serait enlevé et que trois nouveaux blocks (les blocks 9, 10 et 11), y seraient construits. L'autre tint le pari. Pendant trois mois, le matin de 5 à 6 heures et le soir de 7 à 9 heures, les prisonniers durent produire un effort supplémentaire à peine imaginable. Au bout de trois mois, le S.S. avait gagné le pari, mais il coûta la vie (d'après les estimations d'anciens détenus dignes de foi) à environ 2.000 détenus.

Le « Bettenbau », si invraisemblable que cela puisse paraître causa à Flossenbürg plus de victimes encore que le « Steinbruch ». Il fut la méthode d'anéantissement que la cruelle ingéniosité des S.S. adopta. [...]

Tous les matins à 4 h 1/2 les détenus, sautant du lit, (à une époque où chacun avait un lit à lui tout seul et toujours le même, avaient dix minutes pour le faire. Chacun possédait deux couvertures, un drap et une palette destinée à égaliser la paille. Pendant 10 minutes, chacun, dans le silence le plus complet, crispé par l'angoisse de faire un travail dont le S.S. se déclarerait insatisfait, aplanissait la paillasse, tendait le drap, étendait les couvertures, les bordait, de façon à ne provoquer aucun dénivellement, repliait le drap dépassant la couverture du côté de la tête du nombre de centimètres prescrits (et ceci au millimètre près), et devait « obtenir » non seulement un lit absolument plat mais, en outre, d'un niveau rigoureusement égal à celui des autres. Aussitôt après, les deux Blocksführer S.S. dirigeant chaque block, contrôlaient avec une attention scrupuleuse la confection des lits, dont chacun portait le matricule de son occupant. Les « récalcitrants » étaient appelés et alignés ; l'un après l'autre, attaché sur le chevalet spécialement conçu pour que le patient soit fortement tendu en angle droit, recevait les 25 coups de matraque réglementaires, appliqués avec une sauvagerie inouïe. Fréquemment les

détenus, plutôt que de défaire le soir un lit jugé convenable, couchaient à même le plancher. Beaucoup de ces malheureux partaient donc pour la carrière, absolument incapables par suite de la torture subie de fournir l'effort exigé d'eux : nombreux étaient ceux qui étaient achevés ; nombreux étaient ceux qui, las de cette vie où ils ne trouvaient aucun moment de calme, sortaient intentionnellement des rangs en marche pour se faire abattre par le S.S. ; nombreux étaient ceux qui, désespérés, s'approchaient lentement, la nuit, des barbelés électrifiés et s'y accrochaient, délivrés.

Ces quelques indications nous permettront de comprendre que de 1938 à fin 1943 le camp de Flossenbürg qui, jusqu'à cette époque ne contenait jamais plus de 6.000 détenus à la fois, avait provoqué la mort de 12.000 êtres humains. [...]

Voilà donc, dans ses grands traits, le régime de Flossenbürg.

Pendant toute la durée de notre internement, les S.S. profitèrent de toutes les occasions possibles pour nous rappeler qu'ils avaient sur nous le droit le plus arbitraire de vie et de mort ; c'est ainsi que, lors des deux semaines qui précédèrent Noël 1944, un immense sapin fut planté en guise d'arbre de Noël, dans la cour ; le jour même de Noël, après que nous eût été servie une bonne soupe de nouilles au bœuf, six détenus, choisis au hasard, furent pendus en face du sapin. [...]

Comment les rares rescapés ont-ils fait pour revenir ? C'est la question qui nous vient spontanément à l'esprit. Une bonne santé ne peut suffire, car il est médicalement inexplicable que l'on puisse survivre. Beaucoup de chance était indispensable. Mais ce qu'il fallait, en outre, c'était une indestructible énergie intellectuelle, une volonté inébranlable de survivre en dépit de toutes les épreuves possibles. Il fallait, en un mot, avoir un excellent moral guidé en outre, par un solide bon sens ; il fallait, en effet, être capable de s'attendre à ce que la guerre puisse encore se prolonger plus longtemps qu'on ne le souhaitait, ne pas se « gonfler » d'un bobard et se laisser retomber ensuite, le bobard se révélant faux, pour ne plus se relever. Ainsi, lorsque le débarquement commença, beaucoup de camarades furent persuadés que le 14 juillet nous serions libérés et ceux qui ne se rendirent pas rapidement à l'évidence, durent le payer de leur vie. [...]

20.000 hommes au moins furent tués à l'ennemi, au champ d'honneur de Flossenbürg, dans les conditions que nous venons de décrire. »

Source : « De l'université aux camps de concentration - Témoignages strasbourgeois »

pp. 287 à 296 passim

La 4^e édition de cet ouvrage (1996) est consultable et téléchargeable sur le site des Presses universitaires de Strasbourg : <http://pus.unistra.fr/>

Chanson de l'Université de Strasbourg

Poème de Louis Aragon

Cathédrale couleur du jour
Prisonnière des Allemands
Tu comptes inlassablement
Les saisons les mois les moments
O cathédrale de Strasbourg

Ils étaient partis emportant
Ce que contient une besace
Le souvenir de tes rosaces
Et de cigognes sur l'Alsace
Cela fait un bon bout de temps

Enseigner c'est dire espérance
Etudier fidélité
Ils avaient dans l'adversité
Rouvert leur Université
A Clermont en plein cœur de France

Maîtres du haut savoir ancien
Jeunes gens au regard de juges
Vous préparez dans ce refuge
Les lendemains du grand déluge
Quand Strasbourg reverra les siens

Science longue patience
Mais d'où vient qu'ici tout s'est tu
Les Nazis sont entrés et tuent
La force est leur seule vertu
La mort est leur seule science

Ils dispersent d'un poing de fer
Jusqu'aux cendres de nos foyers
Ils tirent au hasard voyez
Ce corps sur la chaire ployé
Que faire mes amis que faire

Le massacre des Innocents
Sachez qu'Hérode s'il l'ordonne
C'est peur d'un enfant de madone
Parmi vous qui naît et s'étonne
De la belle couleur du sang

Les fils de Strasbourg qui tombèrent
N'auront pas vainement péri
Si leur sang rouge refléurit
Sur le chemin de la patrie
Et s'y dresse un nouveau Kléber

Des Klébers par le temps présent
Il en est cent il en est mille
Des militaires des civils
Dans nos montagnes et dans nos villes
Des Francs-Tireurs et Partisans

A Strasbourg nous irons ensemble
Ainsi qu'il y a vingt-cinq ans
La victoire est dans notre camp
A Strasbourg dites-vous mais quand
Regardez les Prussiens qui tremblent

A Strasbourg, à Prague à Oslo
Trois universités martyres
Regardez-les tandis qu'ils tirent
Sachant déjà qu'ils vont partir
Et que la défaite est leur lot

Regardez-les comme ils faiblissent
Conscients de leur destinée
Les bourreaux sont les condamnés
Nous les chasserons cette année
Malgré leurs chars et leurs complices

Aux armes héros désarmés
Pour Strasbourg la France et le monde
Entendez cette voix profonde
Qui gronde qui gronde qui gronde
Meurent les assassins gammes

Cathédrale couleur du jour
Prisonnière des Allemands
Tu comptes inlassablement
Les saisons les mois les moments
O cathédrale de Strasbourg

25.11.2017

Exposition « La résistance des Alsaciens »

Du 20 au 25 novembre 2017 dans l'aula du Palais universitaire, 9 place de l'université, 67000 Strasbourg

L'exposition proposée par l'Aéria (Association pour des études sur la résistance des alsaciens), prolonge sa campagne de recherches sur la résistance menées entre 2012 et 2016. La Résistance alsacienne a été marquée par un contexte particulier qui a engendré une singularité des motivations, des acteurs et des actions. Le sujet est abordé ici à travers 31 panneaux répartis en cinq séquences :

- Introduction de la période de l'histoire de l'Alsace de 1870 à 1940
- Pourquoi résister ?
- Qui sont les résistants ?
- Les formes d'action
- Pour ne pas oublier

La mémoire de la résistance alsacienne

« Le drame de l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans, avec ses 30 000 morts et 10 000 disparus, a longtemps voilé la mémoire de la Résistance. D'autant plus qu'il se heurte à trop d'incompréhension lors du procès de Bordeaux en 1953 relatif au massacre d'Oradour-sur-Glane, où 13 incorporés de force sont condamnés puis amnistiés. Aujourd'hui, la mémoire spécifique de la Seconde Guerre mondiale en Alsace doit faire connaître, sans les opposer (car elles ont plus de liens qu'on le penserait), toutes les facettes d'une même tragédie du XX^e siècle, l'annexion de fait contraire au droit des gens. »



Cette exposition est une production de l'Aéria avec la participation de Marie-Claire Allorent (professeur d'histoire-géographie), Jean-Marie Esch (professeur d'histoire-géographie), Marie Goerg-Lieby (journaliste) présidente de l'Aéria, Eric Le Normand (chef de projet - professeur d'histoire-géographie), Bertrand Merle (journaliste honoraire), avec le soutien de Marie-Claire Vitoux (maître de conférences honoraire de l'université de Haute-Alsace).

En savoir plus

<https://laresistancedesalsaciens.wordpress.com>